

FILLES-MÈRES EN MILIEU RURAL

Nathalie PAQUIN

Des problèmes «terre-à-terre»

Dans un rang de Saint-Denis, dans le comté de Kamouraska, Évelyne, 15 ans, me présente ses copines de classe, à l'aide de son album photo. Elles ont entre 13 et 17 ans. Certaines d'entre elles sont déjà mères, d'autres rêvent de le devenir...

Manque de *job*, d'avenir, la jeune fille se berce d'illusions en se disant qu'un enfant arrangera tout: «C'est beau un bébé... mon *chum* restera». C'est ce que les intervenants-es appellent «la pensée magique». «L'isolement et le manque de modèle adulte sont en cause. En fait, il s'agit d'un courant, d'une mentalité, d'une valeur familiale. Un *pattern* qui se répète: de jeunes décrocheuses de secondaire III ou IV, vivant de l'aide sociale et entourées de parents très protecteurs», explique Caroline Cyr, intervenante pour la Maison de la famille du Kamouraska.

Caroline se rend chez les nouvelles mères afin de les aider à s'y retrouver, se rapprocher de leur enfant et budgéter. Un genre de *coaching*. «On va chez celles qui nous veulent. En général, des filles qui ne veulent rien savoir des institutions. C'est



Chantal a eu sa fille, Lysann, à 20 ans, alors qu'elle n'était pas prête du tout. Sans situation, un *chum* qui l'a planquée, un moral bousillé, elle a demandé de l'aide. «J'ai appris à connaître ma Lysann, à jouer avec elle.» Le BS comme seule ressource monétaire, le père paie au moins le lait, les couches et parfois des jouets. Chantal songe aux études, en couture, sans pour autant faire de projet à long terme. Au jour le jour... Surtout avec un bébé souffrant d'une malformation du coeur. 50% de sa «paye» s'envole en loyer. «Et je ne paie pas les médicaments de la petite avant un an, après on verra...», laisse tomber Chantal, résignée.

un travail difficile: on tente d'éviter la détérioration.» Car quelquefois, des cas de violence physique sont enregistrés. Des mères au bout du rouleau qui passent une bonne crise de nerfs, ça peut mal tourner. D'ailleurs, il arrive qu'elles parlent de retour aux études alors qu'en fait elles ne souhaitent que fuir l'enfant, sortir de la maison. Les intervenantes essaient d'intégrer le père dans la relation, habituellement sans succès; ces hommes sont totalement absents.

DANS UN RANG, PAS D'CHAR, PAS D'TÉLÉPHONE...

«Ici sans auto, t'es coincée... Y'en a même qui n'ont pas le téléphone. Pognée dans un rang, en plein hiver, ça complique les choses!», lance Caroline. Durant la période de pointe, en janvier, février et mars, les bénévoles font défaut. Alors qu'en ville, on fait face à des litiges d'ordre juridique du genre médiation familiale, ici les problèmes sont très terre-à-terre, tel trouver un moyen de transport pour l'école ou les soins pour l'enfant... Pas de réseau d'autobus, et le taxi est beaucoup trop cher. Une future mère se demandait même si appeler l'ambulance, quand viendrait le moment d'accoucher, serait trop coûteux. De plus, les services de garderie scolaire ne sont pas offerts et les vraies garderies se trouvent «en ville».

Pauvreté, isolement, faible scolarisation, moeurs différentes: malgré ces contraintes, les jeunes mères vivant en milieu rural veulent à tout prix demeurer dans leur patelin. Coût de la vie moins cher, perspectives d'avenir plus minces, les liens familiaux ont une forte emprise. Parents et grands-parents de la nouvelle maman entendent souvent élever l'enfant à leur façon, jugée LA meilleure. Une «étrangère» qui vient s'en mêler n'est pas toujours appréciée.

PHOTO: NATHALIE PAQUIN



L'équipe de la maison de la famille du Kamouraska.
Au centre: Caroline Cyr.